

Rodrigo Lacerda

L'Homme qui faisait vieillir

Traduit du portugais (Brésil)

par Dominique Nédellec

LA JOIE DE LIRE
ENCOURAGEMENT

Pour Clara et sa bande

Tout commence sans
qu'on comprenne comment

Je ne me rappelle pas au juste à partir de quand mes parents ont commencé à me faire ingurgiter des bouquins. De bonne heure, en tout cas.

Je me souviens des séances de lecture de poésie que ma mère nous infligeait à ma sœur et moi et qu'elle n'acceptait d'interrompre que lorsqu'un de ses enfants, moi en général, tombait à genoux devant elle pour l'implorer avec ferveur, et que l'autre, ma sœur le plus souvent, lui serrait la main avec la force d'un moribond exprimant ses dernières volontés. Elle nous lançait un regard contrarié, mais riait de notre désespoir surjoué : « Arrête, maman, on t'en supplie, arrête ! »

Le contenu de ces lectures était relativement varié. Je dis relativement car ma mère avait beau aimer des auteurs différents les uns des autres, c'étaient toujours les mêmes qui revenaient. A partir d'un moment, nous avons commencé à reconnaître les noms de certains d'entre eux : Gonçalves Dias, Fernando Pessoa, Carlos Drummond de Andrade... Puis les titres de certains livres et poèmes : « Le Navire négrier », *Message*, *La Rose du peuple*...

Après des années à lutter amoureusement contre l'inclination de ses enfants à la paresse mentale, ma mère est enfin parvenue à récolter les fruits de son travail. Petit à petit, non seulement nous avons fini par nous habituer aux

noms et aux vers que nous écoutions à contrecœur, mais nous avons même commencé à marquer nos préférences pour tel ou tel, à choisir ceux qui, pour une raison ou pour une autre, rendaient moins ennuyeuses ces séances de lecture qui nous mettaient à la torture.

Mon choix le plus ancien, du moins pour autant que je me souviens, s'était porté sur un poème au titre étrange : « I-Juca-Pirama ». Comme j'allais le découvrir, il s'agissait du nom du personnage principal de l'histoire, un Indien tupi.

A un moment, les Tupis perdent la guerre contre les Timbiras et I-Juca-Pirama, alors qu'il essaie de s'enfuir avec son vieux père malade à travers la forêt, est fait prisonnier par les vainqueurs.

Un jour, je ne sais plus quel âge j'avais, je me suis intéressé à ce passage. Ma mère m'y avait incité en me faisant la faveur d'ajouter un nouvel élément palpitant aux tourments du protagoniste. Elle m'avait dit que les Indiens dérobaient la force et le courage de leurs ennemis d'une manière très concrète : en les mangeant.

Pas crus, cuits. N'empêche...

Le guerrier tupi, devant cette lugubre perspective, empli de fierté et de tristesse, entonne un chant à l'intention des Timbiras et de la mort qui approche sous la forme d'une broche à rôtir :

*Ecoutez donc, guerriers,
Le chant de mort que je vais entonner :*

*Je suis fils des forêts,
Dans les forêts j'ai grandi,
Je descends, guerriers,
De la tribu tupi.*

*De cette tribu puissante,
A présent tribu errante,
Ô inconstante destinée,
Guerriers, je suis né :
Je suis valeureux, je suis fort,
Je suis fils du Nord ;
Ecoutez donc, guerriers,
Le chant de mort que je vais entonner.*

Ma mère lisait à voix haute, avec rythme, en marquant bien les rimes.

Lorsque le rituel anthropophagique est sur le point de commencer, le prisonnier se met à sangloter. Il sanglote et avoue à ses ennemis avoir caché dans la forêt son père aveugle et à l'article de la mort. Il les implore de le laisser veiller sur son père jusqu'à la fin, en promettant de revenir et d'endosser à nouveau son rôle de prisonnier, et de plat de résistance, dès que le vieux Pirama sera parti là-haut pour la grande forêt céleste.

Les Timbiras, cependant, ne comprennent pas à quel point les larmes du guerrier sont honorables et nobles (parce que tout le monde ne se rendrait pas comme ça une seconde

fois à son ennemi juste pour une question d'honneur, vous ne croyez pas ?). Ils ne comprennent pas que, s'il pleure, ce n'est pas par peur de la mort, mais parce qu'il s'inquiète pour son père. Du coup, se méprenant sur le véritable caractère du candidat au barbecue, ils pensent qu'il s'agit d'un lâche et préfèrent le libérer car, en effet, ils ne veulent pas « avec vile chair affaiblir les forts ».

Le Tupi, incompris, va finalement retrouver son père. Seulement, le vieillard, aveugle et mourant, ne veut pas entendre parler d'un comportement qui s'écarterait du modèle faisant l'honneur d'un guerrier. Il réprimande son fils lorsqu'il apprend comment il en a appelé à la clémence des vainqueurs en utilisant sa maladie comme excuse. Il lui ordonne de le conduire jusqu'au campement ennemi. A leur arrivée, il demande à ce que le prisonnier soit repris et traité comme un brave. Autrement dit : à la broche.

Mais les choses ne font qu'empirer. Les Timbiras refusent de reprendre I-Juca-Pirama et le père, quand il comprend pourquoi, c'est-à-dire quand il apprend que son fils a pleuré devant l'ennemi, renonce à sauver son honneur. En avoir appelé à la clémence des Timbiras, ce n'était pas bien. S'être servi de sa maladie comme excuse, c'était lamentable. Mais avoir pleuré, alors là, non, c'était inimaginable ; ça méritait le pire des châtements, la malédiction paternelle :

*Tu as pleuré devant la mort ?
Devant des étrangers tu as pleuré ?*

*Le couard ne saurait descendre du fort ;
Ainsi, puisque tu as pleuré, tu n'es plus mon fils !*

*Sois maudit, et seul sur la terre ;
Puisque à tant d'infamie tu es arrivé,
Et que devant la mort tu as pleuré,
Couard, tu n'es plus mon fils.*

Quelle injustice ! Que l'ennemi n'ait pas vu la grandeur du geste d'I-Juca-Pirama, à la limite, on peut comprendre. Maintenant, être incompris et maudit par son propre père !

J'avais fini par adorer ce mélo versifié, dans lequel les Indiens avaient pris la place des jeunes premiers à moustache.

Je ne savais pas expliquer pour quelle raison tel ou tel poème devenait mon préféré. Tout à coup je me surprénais à me remémorer les mêmes vers que j'avais écoutés dans les plus grandes souffrances quelque temps auparavant. Peu à peu, je me mettais à aimer la musique pleine de force que les mots composaient. Le rythme de ces poèmes transmettait quelque chose que je ne savais pas définir, mais qui me plaisait.

Aujourd'hui, si je regarde en arrière, je m'aperçois qu'il y avait un autre point commun entre mes poèmes favoris : l'histoire. Je préférais ceux qui racontaient une histoire.

C'est peut-être pour cette raison que, lorsque mon père a commencé à me recommander des livres en prose, romans ou recueils de nouvelles, j'ai tant aimé celui qui était son

auteur de prédilection : Eça de Queirós. Un Portugais avec de grosses moustaches typiquement XIX^e siècle, retroussées aux extrémités et tout. Dans ses textes, il y avait du rythme, de la musique, de l'humour, de l'amour et de la tragédie. Mais, surtout, il ne se contentait pas de concevoir une histoire pour chaque roman, il donnait naissance à des milliers et des milliers de personnages.

Difficile de dire lesquels je préfère. Pratiquement impossible. Mais peut-être que ce que j'admire le plus chez Eça de Queirós, c'est sa façon de dépeindre les relations entre deux personnages. Par exemple, rien ne surpasse, à mes yeux, l'évocation de l'amitié qui unit Carlos Eduardo et João da Ega, dans son roman *Les Maia*. En lisant ce livre, je me demandais : comment est-il possible, rien qu'avec des mots, de créer deux personnages aussi vivants ? Et une harmonie aussi parfaite entre eux ? Quant aux épisodes les plus dramatiques, ils se paraient pour moi des couleurs que l'écrivain savait apporter avec un style d'une telle bonne humeur, une ironie tellement bienveillante, que la souffrance des personnages devenait, non pas moins humaine, mais bien plus amusante. Et peut-être « amusante » n'est-il pas le mot exact. La façon d'écrire d'Eça de Queirós, à mesure que j'ai découvert ses livres, est devenue pour moi une vraie philosophie de vie.

Lorsque j'ai commencé à le lire, à l'âge de treize ans, ma mère pensait que c'était trop tôt. C'est que généralement non seulement ses romans sont longs, deux cent cinquante

pages au minimum, mais en plus ils sont pleins d'hommes sans scrupules, de femmes qui trahissent leur mari, de personnages jaloux, cruels, etc. Mais ça ne m'a jamais ennuyé de les lire et jamais je n'ai été choqué par quoi que ce soit, au contraire, j'ai adoré rire des situations dans lesquelles les adultes pouvaient se fourrer. C'a été comme une leçon de vie, mais rayonnante d'humour.

Pendant des années, j'ai été obsédé par ce mélange de grand art et de divertissement, de thèmes pour adultes et de légèreté, par cette combinaison que réussissait Eça de Queirós à travers des personnages sympathiques mais avec des défauts, des personnages antipathiques mais avec des qualités, en réservant toujours à chacun d'eux le même amour, la même ironie, comme si l'écrivain, en surplomb, lançait un regard amusé sur tout et sur tous, un regard qui ne condamnait personne, mais se moquait de tout le monde. Cet humour, cette façon à lui de « se payer la tête » de ses personnages, étaient devenus pour moi comme la conversation d'un ami.

L'âge des livres

Les livres et « l'homme qui faisait vieillir » sont indissociables. C'est grâce à un livre qu'il m'a parlé pour la première fois.

J'avais seize ans et il était prévu que nous partions, ma sœur et moi, pour São Paulo. C'était la dernière semaine des vacances, mais nous avons encore le temps de rendre visite à notre cousin qui habitait là-bas et de passer quelques jours dans la propriété d'un de ses amis. Jusqu'à São Paulo, nous voyagerions seuls en avion. Ensuite, nous monterions tous ensemble dans la voiture des parents de l'ami de notre cousin.

Comme je n'étais pas encore majeur, j'avais besoin d'une autorisation du tribunal des mineurs pour voyager « sans être accompagné d'un parent ou d'une personne titulaire de l'autorité parentale ». Mais j'avais demandé cette autorisation dès la fin des cours et l'avais utilisée pendant toutes les vacances pour d'autres voyages. Donc, j'étais tranquille.

Ma sœur, plus âgée, se vantait de ne pas avoir besoin d'autorisation. J'étais jaloux à mort. D'abord parce que, quand on est jeune, on veut toujours grandir plus vite. Et aussi parce que c'était infernal pour obtenir ces miraculeuses autorisations. En plus de faire des photos d'identité, ce que je détestais, il me fallait également convaincre mon père ou ma mère de m'accompagner au tribunal, ce qu'ils détestaient (et je les comprends, parce que c'était vraiment une corvée).

Le comble c'est que parfois, à cette époque, avant les Ben Laden et compagnie, le personnel de la compagnie aérienne ne demandait même pas à voir la moindre pièce d'identité. La surveillance dans les aéroports n'était pas aussi stricte qu'aujourd'hui. En réalité, ils ne réclamaient les papiers du passager que si quelque chose leur paraissait louche. Lorsqu'ils ne demandaient rien, cela signifiait que mes parents et moi nous étions donné tout ce mal pour rien.

Ce jour-là, mes parents nous avaient amenés à l'aéroport, ma sœur et moi. Après nous avoir laissés, ils devaient aller déjeuner avec des amis. Il était prévu qu'on les appelle le soir pour leur dire si on était bien arrivés. C'était un dimanche, ce qui expliquait que mon père ne soit pas au travail. Pendant la semaine, je ne le voyais quasiment pas.

C'était un jeune avocat à succès, autrement dit un homme maigre, toujours bien coiffé, à qui il arrivait même de dormir en chemise, et que, mis à part à la maison, tout le monde, absolument tout le monde, même ceux qui étaient plus âgés que lui, appelait « *doutor* » Luciano¹. Il n'était pas particulièrement formel, et il a toujours été drôle, mais il était tellement exigeant vis-à-vis de lui-même, tellement déterminé à toujours adopter la position juste, dans son métier, avec sa famille, dans ses opinions politiques, au plan éthique, qu'il finissait par inspirer à tout le monde une forme très singulière de respect.

¹ Le mot *doutor* (« docteur ») est à la fois un titre universitaire et une marque de déférence.
N.d.T.

Avec le rythme de vie qui était le sien, je me demande comment il arrivait à trouver le temps de lire autant de littérature. Aussi loin que je me souvienne, je l'ai toujours vu un livre à la main. Ceux d'Eça de Queirós, comme je l'ai dit, étaient ses préférés, mais il y avait aussi d'autres romans, plus compliqués, auxquels je ne touchais pas. Ils étaient énormes, avec 450 000 personnages, tous avec des noms à coucher dehors. Les auteurs eux-mêmes portaient des noms bizarres et difficiles à prononcer, comme Dostoïevski, Tourgueniev, toute la bande. « Les grands Russes », m'expliquait mon père, en riant, et du coup je pensais que ces livres, comme ils venaient de Russie, étaient des trucs de communistes. (Une fois, au cours d'un repas de famille, mon grand-père et mon père s'étaient mis à parler politique ; à la fin, ils beuglaient l'un et l'autre et je me souviens que mon grand-père avait traité mon père de « communiste ! » C'est pour ça que je m'étais dit que ces livres...)

Ma mère, Alice, était jolie. Et sympa, même si elle était assez autoritaire et plus sévère que mon père. Elle nous surveillait tout le temps, ma sœur et moi, pour vérifier si on s'était bien lavé les mains avant de manger, brossé les dents avant de dormir, si on avait bien mis les lentilles, les lunettes, l'appareil dentaire, l'attelle, si on avait fait nos devoirs, téléphoné à nos grands-parents, remercié pour un cadeau, etc. etc. etc. etc. etc. Sans oublier de nous soumettre aux séances de lecture de poésie, bien sûr.

Malgré tout, elle était sympa. Elle enseignait la littérature à l'université et c'était elle qui passait le plus de temps avec nous.

Tant que j'y suis, ce serait peut-être bien que je dise aussi quelques mots sur moi avant de poursuivre mon histoire. Je m'appelle Pedro. A l'époque de ce voyage à São Paulo, en plus de lire, j'adorais jouer au football de table avec mes amis, aller au Maracanã voir le Flamengo remporter un nouveau titre (ce qui, sans vouloir me vanter, arrivait à peu près toutes les semaines) et aller à la plage faire du bodysurf. J'aurais adoré avoir une petite amie, soit dit en passant, mais à cette époque je n'avais personne en vue.

Quant à ma sœur, ce que je peux dire c'est que, pour moi, elle n'était plus le parfait sosie de la Bête, la créature poilue et sentimentale du film *La Belle et la Bête*, que mes parents m'avaient obligé à regarder dans une version française mortellement ennuyeuse, signée par un maître de l'ennui dénommé Jean Cocteau. Elle lui ressemblait juste un peu.

Bon, revenons-en à notre histoire...

On est arrivés à l'aéroport vers les onze heures du matin. Il faisait un soleil à faire crever les oiseaux dans les arbres. On a bondi hors de la voiture, dit au revoir à nos parents, attrapé nos bagages et, tandis qu'on entendait s'éloigner le bruit du moteur, on est entrés dans le hall de l'aéroport. Comme on avait déjà nos billets, on s'est dirigés directement vers la file d'attente pour l'embarquement. Quand notre tour est arrivé, l'employée de la compagnie aérienne, une vieille

guenon, nous a demandé nos papiers. Ma sœur, souveraine, a montré sa carte d'identité. Et moi, en faisant mon beau, fier comme un paon, je lui ai remis mon « autorisation de voyage pour mineurs non accompagnés ».

La bonne femme a commencé par donner la carte d'embarquement à ma sœur. Et pour moi, elle a fait semblant d'être désolée et m'a balancé comme ça à la figure que la date de validité de l'autorisation était passée. Depuis deux jours, deux misérables jours !

Livide, je suis resté figé. Une seconde après, j'étais hystérique. J'ai cherché à argumenter, à protester, à implorer. Rien à faire. Cette maudite employée est restée inflexible. Je ne pouvais pas monter à bord de l'avion sans documents valables. Je lui ai rappelé que j'étais accompagné de ma sœur qui était majeure, mais elle m'a rétorqué que ce n'était pas suffisant.

Je n'y croyais pas, bon sang !

C'était l'humiliation. Il n'y a rien de pire que d'être traité comme un enfant quand on a seize ans. J'ai dû regarder ma sœur passer dans la zone d'embarquement tandis que, moi, je restais en plan. Et elle, au moment de me dire au revoir, en route vers mille et une activités, promenades et distractions, qui a encore eu le culot de m'embrasser sur le front. Elle allait avoir tout ce que j'aurais voulu et en prime elle se comportait avec moi comme avec un gamin, la misérable. J'arrivais à peine à réfléchir, tellement je la détestais, tellement j'étais humilié.

C'est amusant, aujourd'hui, de se souvenir des petites difficultés de cette époque où les téléphones portables n'existaient pas. Comme je ne connaissais pas le numéro de l'endroit où mes parents devaient aller déjeuner, je n'avais tout simplement aucun moyen de leur parler. J'étais condamné à faire une croix sur mes projets. Si tout tombait à l'eau, lorsque mes parents seraient de retour à la maison, j'allais en plus avoir droit à leurs réflexions : il fallait vraiment que je sois un « bébé » pour n'avoir pas vérifié la validité de l'autorisation avant le voyage.

Et, pour couronner le tout, j'allais passer mon dimanche complètement seul.

Je dois avouer qu'à un moment j'ai failli éclater en sanglots. Ma chance, c'est que, à l'instant où j'allais verser ma première larme, j'ai remarqué qu'un vieux monsieur barbu et renfrogné était en train de m'observer. Je me suis retenu de pleurer de toutes mes forces. Contrairement à ce que pouvaient penser cette imbécile du guichet d'embarquement et le vieux curieux, j'étais déjà presque un adulte, et parfaitement capable de contrôler mes sentiments.

Je suis rentré chez moi révolté, la gorge nouée, comme une bête sauvage regagnant sa cage. Je suis resté à tourner en rond en bougonnant, à la recherche de quelque chose qui pourrait me distraire, mais rien n'était vraiment efficace ; ni les livres ni les disques ni la télé, rien. J'ai passé plusieurs heures sans savoir quoi faire.

Soudain, un truc a attiré mon regard. C'était un bon gros

bouquin, les œuvres complètes de William Shakespeare, en anglais.

Ce livre avait été la deuxième chose de Shakespeare, la deuxième en anglais, que mon père m'avait offerte. La première, quelque temps auparavant, ç'avait été une cassette – pas une cassette vidéo, juste une cassette audio –, un enregistrement d'une de ses pièces les plus célèbres. J'en connaissais le titre, *Hamlet*, et une phrase que tout le monde ressort tout le temps : « Etre ou ne pas être, telle est la question » et bla bla bla. Ensuite, ç'avait donc été ce livre, ses œuvres complètes.

Je dois dire que, lorsque j'ai reçu ces cadeaux, j'étais à la fois content et pas trop. Content parce que c'est toujours agréable de recevoir quelque chose et parce qu'en plus celles-ci me venaient de mon père. D'un autre côté, pas trop : je ne parlais même pas encore l'anglais d'aujourd'hui, alors l'anglais d'il y a cinq cents ans ! Comme je ne comprenais rien, je me sentais complètement idiot et, du coup, absolument incapable de me montrer à la hauteur des attentes paternelles, si bien que la cassette comme le livre provoquaient chez moi un sentiment de méga-frustration.

Mais, ce dimanche après-midi, en plein désespoir, en tombant sur cette brique shakespearienne, il m'est venu une idée qui allait peut-être pouvoir marcher. J'avais un pantalon de costume bleu marine et mon père, lors de mon dernier anniversaire, deux mois plus tôt, m'avait offert un blazer bleu marine également. Si je les mettais ensemble

comme un complet, si je dégoutais une cravate à emprunter, en me pointant avec mon pavé de près de mille pages sous le bras, j'arriverais peut-être à pigeonner la bonne femme du guichet de la compagnie aérienne. Peut-être qu'elle ne me trouverait pas un visage si jeune que ça et qu'elle ne soupçonnerait rien. Ne soupçonnant rien, peut-être qu'elle ne me demanderait pas mes papiers et me laisserait embarquer.

Il ne fallait pas que je traîne, car mon cousin et ma sœur partaient le soir même dans la fameuse propriété. Il fallait que j'arrive à São Paulo avant qu'ils prennent la route.

J'ai décidé de tenter le coup. Par chance, mon père m'avait appris à faire les nœuds de cravate. Il demandait toujours à ma mère, à moi ou à ma sœur de faire son nœud de cravate avant de partir au travail. C'était comme un second baiser pour nous dire au revoir.

En plus de ça, je me suis souvenu que ma sœur, étant myope et gâtée pourrie, avait une vraie collection de montures de lunettes. Il devait bien y en avoir une vingtaine dans son armoire. Je suis allé voir et j'ai choisi la plus adaptée à mon rôle de jeune homme de plus de dix-huit ans, cravaté, à qui la vie sourit.

Quand je suis revenu à l'aéroport, il commençait à être bondé. Je me suis dit que ça pourrait jouer en ma faveur. Plus on serait nombreux, moins la dame du guichet se montrerait attentive avec chaque passager.

Le plus naturellement du monde, je me suis mis dans

la file pour recevoir ma carte d'embarquement. J'ai eu alors une autre bonne surprise : un second guichet avait été ouvert, avec une autre employée. J'avais donc cinquante pour cent de chances de ne pas me retrouver face à la même que la fois d'avant. Autrement dit, j'avais cinquante pour cent de chances supplémentaires de parvenir à monter dans le prochain avion.

Chaque fois que la file avançait d'un mètre, chaque fois qu'on s'occupait d'un passager, j'essayais de calculer avec laquelle des deux employées j'aurais à parler lorsque mon tour viendrait. Je m'efforçais de contrôler mon anxiété et ma crainte que le coup ne marche pas.

Quand l'employée n° 1, qui m'avait stoppé net quelques heures plus tôt, a appelé la personne juste devant moi, j'ai regardé la nouvelle et délicieusement inconnue employée n° 2. Elle en était presque à son dernier passager ; encore un bon point pour moi.

Mais l'employée n° 1 s'est aperçue que mon prédécesseur immédiat partait sur un vol d'une autre compagnie et l'a expédié en un temps record vers un autre guichet. Impossible de faire autrement. Il fallait vraiment que ça se joue entre moi et cette petite dame trop apprêtée, cheveux tirés en arrière et retenus dans un chignon impeccable, rien qui dépassait, ultra maquillée et portant l'uniforme.

Je lui ai tendu mon billet comme si de rien n'était. Et j'ai laissé s'abattre sur le guichet ma somme de plusieurs centaines de pages, en anglais d'il y a cinq cents ans. Elle

a discrètement jeté un œil sur le livre et j'ai compris qu'il avait produit son petit effet. J'ai rajusté mes lunettes, avec ce geste qu'ont l'habitude de faire les gens qui en portent. J'ai regardé autour de moi dans le hall de l'aéroport, en faisant mine d'être le plus tranquille du monde.

Chaque seconde a duré un siècle, jusqu'à ce que j'entende la voix de la femme :

— Hublot ou couloir, monsieur ?

J'ai eu du mal à contenir mon euphorie et à ne pas éclater de rire, ce qui aurait ruiné l'effet de mon déguisement. Après m'être débarrassé de ma valise, j'ai pris ma carte d'embarquement et quitté la zone des guichets, même si j'avais une envie folle de bondir, de faire des claquettes, de jeter en l'air les lunettes de ma sœur (qui était plus myope qu'une vieille chauve-souris, soit dit en passant) et de faire tournoyer mon blazer comme un timbré au beau milieu de l'aéroport plein à craquer. Au prix de gros efforts, j'ai réussi à me réfréner et je suis parti avec un sourire idiot sur le visage, content de moi ; de mon intelligence, de ma sagacité, de mon génie et de je ne sais quoi encore.

Avant de me diriger vers la porte d'embarquement, je suis allé à la cafétéria prendre un super coca avec plein de gaz, plein de glaçons et du citron, pour fêter ça. J'étais heureux, super heureux. Je me voyais déjà dans la fameuse propriété,

monter à cheval, aller à l'étable boire du lait directement au pis de la vache, courir au milieu des chiens, manger du pain fait maison au petit matin, piquer une tête dans la piscine, savourer le spectacle que m'offrirait ma sœur en faisant une tête pas possible quand elle me verrait arriver et qu'elle apprendrait comme j'avais été brillant ; bref, que du bonheur.

Près de moi, sur le comptoir, j'ai posé avec toute l'affection requise mon porte-bonheur : les œuvres complètes de William Shakespeare. C'est alors que quelqu'un s'est assis à mes côtés. J'ai jeté un rapide coup d'œil. Instinctivement, j'ai senti que c'était le vieux ! Le même vieux qui, quelques heures plus tôt, m'avait vu au bord des larmes, intercepté au guichet !

Nos regards se sont croisés et je me suis dit qu'il avait dû lire dans mes pensées. J'ai détourné mon visage vite fait. Qui sait si, m'ayant reconnu, il ne lui viendrait pas à l'idée de me dénoncer, et de tout mettre par terre ? J'ai fait le mort ; mais mon cœur s'est mis à battre très vite. Intérieurement, j'ai vécu ces instants à grande vitesse ; extérieurement, c'est comme si j'étais devenu une statue. Le vieux m'a observé sans se gêner. Je suis resté sans tourner le visage et sans bouger un muscle. Lui, d'un geste lent et déterminé, a attiré mon compendium shakespearien dans son angle de vision. Il a observé la couverture, l'a feuilleté rapidement, a souri malicieusement et m'a lancé, en me regardant bien :

— C'était une bonne idée.

J'ai dévisagé le vieux, comprenant qu'il connaissait mon secret. Moi, en revanche, je ne connaissais pas ses intentions. J'ai essayé de garder mon calme ; au Brésil, je me suis dit, il y avait peu de chances qu'il se donne la peine de me dénoncer. Etre un peuple viscéralement déréglé devait bien avoir ses avantages ! C'était une idée que j'avais déjà intériorisée.

Mais le vieux était à moitié bizarre. Il portait un béret super chaud, en velours, et surtout très épais, quelque chose de pas franchement conseillé à Rio de Janeiro, un dimanche ensoleillé comme celui-là, à moins de vraiment vouloir finir desséché comme une chayotte ratatinée. C'était d'autant plus étrange que, malgré sa tenue exotique, il s'agissait de toute évidence d'un homme soigneux. Il suffisait d'observer ses cheveux, sa peau, ses ongles, ses dents. A bien le regarder (c'est ce que je me souviens d'avoir pensé), il ressemblait à un directeur de théâtre alternatif allemand. Mais un bon, pas un de ceux qui se la jouent génies incompris.

Par prudence, j'ai fait l'imbécile et je lui ai demandé de quelle idée il parlait. Mais, en moi-même, je me suis demandé quatre choses : « Qu'est-ce qu'il fabrique encore ici à l'aéroport ? », « Comment m'a-t-il reconnu ? », « A quel moment j'ai commis un faux pas ? » et « Est-ce que, me sentant poursuivi, je ne serais pas en train de me faire des films ? »

Et lui, par une incroyable coïncidence, a alors prononcé une phrase qui fonctionnait parfaitement comme réponse à mes questions secrètes, comme s'il les avait vues au rayon X :

— J'adore venir dans des endroits très fréquentés et observer les gens. Parfois, j'y reste la journée entière. Tu as très vite attiré mon attention. Et quand tu es revenu avec ce livre, ça n'a fait qu'accroître ma curiosité.

Cette fois encore, je suis resté sans répondre. Je me suis posé à moi-même une nouvelle question, une de plus que je ne pouvais pas réellement formuler sans me trahir : « Qu'est-ce qui va m'arriver ? »

Et une fois de plus, le vieux a arraché de mon silence le contenu exact de mes pensées :

— Tu peux être tranquille. Je ne ferai rien.

Etait-ce possible ? Soit il savait lire dans l'esprit des gens, soit ses paroles prenaient un sens dangereux parce que j'avais des remords d'avoir trompé la dame du guichet. Mais, à bien y penser, qui a dit que j'avais des remords ?

Même si le vieux cherchait à me rassurer, j'ai hésité à admettre qu'il m'avait bien pris la main dans le sac.

Par chance, l'homme a poursuivi la conversation et, avec de la sympathie dans la voix, m'a demandé :

— De combien d'années fallait-il que tu vieillisses ?

J'ai souri, penaud, et renoncé à jouer la comédie. J'ai baissé la tête jusqu'à avoir le courage de le regarder dans les yeux.

— J'ai seize ans.

Pendant un instant, il a été ému. Il a essayé de ne pas le montrer, mais je l'ai bien vu. Avant que j'aie pu comprendre pourquoi, il a dit :

— Tu es un rapide.

Je suis resté sans savoir quoi répondre. Mais j'ai compris qu'il parlait sérieusement.

— Le livre, il est à ton père ?

— Non. Il me l'a offert...

Le mystérieux directeur de théâtre alternatif a fait un « Ah », comme s'il comprenait quelque chose de plus que ce que j'avais réellement dit, et il m'a demandé :

— Tu l'as lu ?

— Pas encore.

— Mais tu en as envie ?

— Oui.

Il a souri discrètement.

— Ton déguisement était parfait. Le blazer, le pantalon, les lunettes. On dirait vraiment un jeune cadre dynamique, un avocat ou quelque chose dans le genre. Mais, à mon avis, le coup de maître, c'est le livre. C'est le livre qui t'a vieilli.

J'ai acquiescé d'un signe de la tête, fier de mon intégrale Shakespeare. C'est alors qu'il a déplié sa dernière phrase, en la tirant dans un sens qui m'a déconcerté :

— Et qu'est-ce que ça t'inspire ?

— De quoi ?

— De vieillir à cause d'un livre.

Je ne voyais pas trop où il voulait en venir. Mais ça m'a intrigué.

J'ai jeté un œil sur l'horloge du hall de l'aéroport et j'ai réalisé que l'heure de mon vol approchait.

— Je dois y aller.

Le vieux m'a tendu la main. Je l'ai salué en retour.

A bonne distance déjà, en désignant le livre, il m'a lancé cette recommandation :

— N'oublie pas de lire ton Shakespeare.